



Le Bois dont je suis fait - Revue de presse



**Service
de presse Zef**

01 43 73 08 88

Isabelle Muraour
06 18 46 67 37

Emily Jokiel
06 78 78 80 93

contact@zef-bureau.fr
www.zef-bureau.fr

Relations presse Cie

Pascal Zelcer
06 60 41 24 55

pascalzelcer@gmail.com

Théâtre de Belleville

01 48 06 72 34
94, rue du Faubourg
du Temple, Paris XI

M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

www.theatredebelleville.com

**Du dim. 3 février au
lun. 25 mars 2019**

Tarifs
Abonné.es 10€
Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€
(-1€ sur la billetterie en ligne)

Le Monde

Théâtre : Nicolas Devort, acteur multiple.

Le comédien, auteur et metteur en scène est à l'affiche de deux pièces, à Paris, dans lesquelles il jongle entre douze personnages.

Les semaines de Nicolas Devort ont des allures de marathon théâtral. Jusqu'au 17 mars, ce comédien joue sept jours sur sept à Paris et jongle entre douze personnages dans deux pièces contemporaines : Dans la peau de Cyrano au Théâtre du Lucernaire et Le Bois dont je suis fait au Théâtre de Belleville. La première – qu'il a écrite – raconte l'histoire de Colin, un collégien bête qui va surmonter sa différence en incarnant le héros d'Edmond Rostand. Seul en scène, Nicolas Devort interprète tous ceux qui vont croiser la route de Colin : le professeur de français, la psychologue scolaire, les copains et les amies.

La seconde – coécrite et jouée avec Julien Cigana – met en scène une famille pleine de rancœur dans laquelle chaque membre va révéler sa nature profonde au moment où la mère sait sa fin de vie proche. Là encore, les comédiens parviennent à endosser, avec une agilité bluffante, le rôle des fils, des belles-filles, du grand-père, de la mère, du père.

Nicolas Devort arrive à notre rendez-vous dans un café parisien avec sa roue électrique. N'affichant ni stress ni fatigue, il dit en souriant : « J'ai de la chance de jouer autant. » Au Théâtre du Lucernaire, sa performance a la particularité d'attirer un public de 7 à 77 ans. Ecoliers, actifs, retraités, tous semblent se retrouver dans cette histoire drôle et touchante d'un gamin en quête de confiance en lui. Depuis sa création au Festival « off » d'Avignon, en 2013, Dans la peau de Cyrano cumule plus de 650 représentations à travers la France. « C'est notre première vraie exploitation parisienne », se réjouit le comédien. Suivra à nouveau une tournée avec des dates signées jusqu'en... 2020.

« On a tous un Colin au fond de nous », avance Nicolas Devort pour tenter d'expliquer le succès.

Son itinéraire a radicalement bifurqué alors qu'il était étudiant en IUT de génie mécanique.

« Un jour, le professeur de dessin industriel nous a fait travailler sur une pièce d'embrayage et nous a dit : "Ce sera ça, votre vie". J'ai eu un coup de cafard ». Le garçon bien élevé qui se destinait à devenir ingénieur abandonne ses études, quitte Lyon pour Paris et s'inscrit au cours Florent.

Le théâtre, il n'en connaît alors que quelques classiques, étudiés à l'école. Mais il a toujours aimé écrire des sketches, des chansons, des poèmes. Animation de scènes ouvertes au Théâtre Trévis, petits rôles à droite à gauche, le jeune homme aux yeux bleus et au physique de jeune premier dit oui à tout.

Et finit par monter, avec son amie Stéphanie Marino, la compagnie Qui va piano.

Joli nom pour ce comédien qui va doucement – mais sûrement – se tracer un chemin sur les planches en prenant la plume.

Bienveillance

En 2005, la compagnie arrive, “la fleur au fusil”, dans la cité des Papes avec un spectacle au titre improbable : *Scènes de la vie extraordinaire en narrations anecdotiques et interludes fredonnés*.

“J’avais vendu ma moto, contracté un prêt, investi 16 000 euros pour jouer au Festival d’Avignon, et on s’est retrouvés devant une poignée de spectateurs”, se souvient sans regret Nicolas Devort.

Quelques années plus tard, la compagnie retente sa chance avec un spectacle jeune public,

Molière dans tous ses éclats !, qui reçoit un très bon écho.

Plus tard, c’est lors d’une rencontre avec des lycéens, à l’issue d’une des nombreuses représentations en France, qu’est née l’idée de *Dans la peau de Cyrano*. “Nous parlions théâtre, et je découvre qu’ils ne connaissaient pas ce personnage, raconte Nicolas Devort. J’ai eu envie non pas de raconter l’histoire de Cyrano mais de donner envie de la découvrir.”

Puisant son inspiration dans *Looking for Richard*, d’Al Pacino (1996), pour l’approche pédagogique mais ludique d’un grand auteur, et dans *Le Cercle des poètes disparus*, de Peter Weir (1989), pour

la dimension émancipatrice et le rapport bienveillant entre professeur et élèves, il met en scène un enseignant de français qui parvient à désacraliser et communiquer sa passion du théâtre pour amener ses élèves, et en particulier Colin, à se libérer d’eux-mêmes. C’est aussi à une forme de libération

que Nicolas Devort et son complice Julien Cigana invitent le spectateur dans

Le bois dont je suis fait. Comment se délester d’une histoire familiale paternaliste

pour parvenir à tracer sa propre route ?

Chacun père de deux enfants, les deux comédiens se sont retrouvés sur “la même volonté d’aborder la question de la paternité et du poids de l’héritage éducatif”, explique Nicolas Devort.

L’aventure de cette dernière création de la compagnie Qui va piano a, elle aussi, débuté à Avignon, où elle a été repérée par le directeur du Théâtre de Belleville. “Dans l’économie de notre compagnie,

le “off” est incontournable. Grâce à ce festival, on décroche 90% de nos dates de tournée”,

constate le comédien.

Dans ces deux spectacles, on retrouve la même bienveillance pour des personnages spontanément familiers, le même décor minimaliste pour laisser place aux corps, et surtout la même mécanique consistant à passer d’un personnage à l’autre en une fraction de seconde grâce à une gestuelle et à

des inflexions de voix millimétrées. “C’est comme une chorégraphie, illustre avec justesse le comédien. C’est complexe à mettre en place mais tellement agréable à jouer.” Cette jonglerie théâtrale bien

rythmée fonctionne tout autant pour le “feel good show” *Dans la peau de Cyrano* que pour le récit

familial doux-amer *Le Bois dont je suis fait*.

Porteur de ces deux jolies histoires et de la performance de se glisser tout au long de la semaine dans la peau de multiples personnages, Nicolas Devort, se dit, à 42 ans, un “comédien heureux”.

On le comprend.

Sandrine Blanchard, le mardi 26 février 2019

LE FIGARO

Le bois dont je suis fait, une équation familiale de haute volée

CRITIQUE - Deux comédiens caméléons, Nicolas Devort et Julien Cigana, orchestrent un savoureux jeu de rôles sur la famille. Une très belle surprise au Théâtre de Belleville.

C'est un arbre généalogique à deux branches que nous dessinent Nicolas Devort et Julien Cigana. On découvrait cette année le premier dans un seul-en-scène virtuose qu'il donne en alternance au Lucernaire, Dans la peau de Cyrano. Pour raconter l'histoire du gamin Colin, qui combat son bégaiement en intégrant un atelier théâtre, il bascule avec aisance entre sept personnages. Le résultat est bluffant. La recette est un peu la même dans Le bois dont je suis fait, au Théâtre de Belleville. Les deux comédiens incarnent plusieurs membres d'une même famille sur trois générations. Et, force est de constater que Julien Cigana est né avec le même talent que son comparse. Non pas que l'exercice soit nouveau sur les planches, mais il est rarement aussi bien employé. Plus qu'une démonstration de maestria technique, ces deux-là tissent un vrai récit qui a du cœur et de l'esprit.

Un film de famille sur scène

Le sujet est classique: la famille, ses non-dits, ses mensonges, ses moments de tendresse et d'amour. Presque un sous-genre de la comédie en France. Il y a justement ici, malgré cette facture de «two-men-show», le parfum des (bons) films de Cédric Klapisch et d'Agnès Jaoui. Dans cette justesse constante, dans la vérité criante des personnages, dans cette recherche d'humanité sans fard ni complaisance, sans essayer de la tailler aux dimensions d'un drame ou d'une comédie. En la transposant telle qu'elle est, parfois drôle, parfois triste.

Les deux comédiens basculent dans le rôle du grand-père, de la mère de famille, du père débordé... Des archétypes plutôt subtils défilent en un clin d'œil. Un père caractériel, une mère qui reprend la cigarette en apprenant être atteinte d'une grave maladie, un grand-père graveleux, un fils devenu père de famille débordée, l'autre resté vieil adolescent vagabond, etc. Tout cela dans une nudité extrême, sans costume ni décor. À peine quelques bruitages et effets de mime. L'imagination fait tout, une fois que le cerveau du spectateur aura saisi le mécanisme du spectacle.

Les deux compères signent aussi le texte. Ce n'est pas étonnant. Il est aussi ciselé et précis que leurs gestes, naturels sur scène mais travaillés mille fois en coulisses. Avec la même grammaire de jeu, Nicolas Devort et Julien Cigana composent des personnages qui leur sont propres.

Dessinant ainsi des filiations différentes au sein d'une seule famille.

Que l'on se réjouisse, ces comédiens sont faits du même bois.

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

Une histoire familiale avec deux acteurs et deux tabourets, la simplicité au théâtre est une vertu que *Le bois dont je suis fait* sublime.

Les histoires de famille se ressemblent beaucoup. Celle des Lachassette a été imaginée par deux garçons, comédiens, Julien Cigana et Nicolas Devort, qu'on retrouve sur scène pour en interpréter tous les personnages. Comme chez Aznavour, c'est la maman qui va mourir, et les hommes sont de retour, en l'occurrence Tristan. Comme chez Lagarce, le fils maudit, c'est celui qui a quitté la petite ville de province pour mener à la capitale une vie plus libre, instable, du point de vue affectif comme du point de vue professionnel. Une différence, Tristan est hétérosexuel. Mais d'une famille où, comme souvent, le père impose sa colère et ses rapports de force, quand la mère est plus souple, à l'écoute, accommodante. De cette ville de Chabris, près de Lyon, où vivent les aînés, le frère de Tristan, lui, n'a pas bougé. Il travaille dans l'immobilier avec son paternel, s'est marié, va avoir un deuxième enfant, un schéma bien trop traditionnel dans lequel il ne trouve visiblement pas son bonheur. Les histoires de famille se ressemblent beaucoup, donc, comme nos existences. Et celle du *Bois dont je suis fait*, tout aussi comique que tragique, souligne combien il est difficile de se libérer de ce qui nous a façonnés, avec autant d'humour que de sensibilité.

Tout fonctionne à la perfection

Sur scène, deux acteurs et deux tabourets. Avec de simples gestes, de petites mimiques et d'une pointe d'accent parfois, ils interprètent les dix personnages qui s'entrecroisent au cours de ces rendez-vous familiaux qui se rapprochent aussi vite que la mort de leur mère. Les scènes s'enchaînent à un rythme soutenu – scènes de repas, de disputes, d'intérieur et d'extérieur – et prennent corps grâce à un travail sonore et de lumières bien dosé, mais aussi par des dialogues elliptiques et efficaces qui dessinent les rapports entre les personnages en même temps qu'ils font avancer l'action. Dans la mise en scène et en jeu de Clotilde Daniault, tout fonctionne à la perfection. Nicolas Devort, émouvant dans ses personnages aux teintes féminines, et Julien Cigana, penchant plus vers le bourru masculin, ne sont jamais loin de l'ordinaire mais échappent toujours à la facilité des clichés. Ils font prendre vie à chacun de leurs rôles comme ils font exister chaque situation. Un tour sur eux, un noir, et les voilà lancés dans un autre espace, à interpréter d'autres personnages. Pièce cinématographique dans son découpage, *Le bois dont je suis fait* happe aussi parce qu'il parle de cette famille qui nous constitue, qui nous définit, inéluctablement, qu'on veuille ou pas s'en extirper. Il rappelle aussi combien la matière brute du théâtre ressemble à celle de nos vies. Des corps, des mots, dans un monde vide que l'on remplit d'imaginaire.

Eric Demey



A l'aube de sa mort, une mère décide de réunir les trois hommes de sa vie, son mari et ses deux fils, afin de les réconcilier.

Jacques et Mireille ont eu deux garçons, adultes aujourd'hui, Stanislas (Julien Cigana) et Tristan (Nicolas Devort). Mireille, femme soumise, malade, se sent décliner chaque jour un peu plus. Elle veut réunir "ses hommes" avec leur compagne respective et le grand-père, peut-être pour une dernière fois.

Le repas de famille ne sera ni ordinaire, ni franchement convivial. Jacques, muré dans ses convictions et son autorité de père, n'a pas mené une vie facile à sa famille et en particulier à Tristan, qu'il accable de tous les maux de la terre parce qu'il n'a jamais correspondu aux attentes du "patriarche". Seule la fuite pouvait rééquilibrer Tristan et c'est ce qu'il a fait. Stanislas, resté seul, a assumé, pour deux, la dictature du père. Il n'en est pas ressorti indemne.

Tous les personnages sont interprétés par les deux comédiens, d'une justesse époustouflante. Sans décor, seuls les gestes, souvent discrets mais efficaces, nous font passer du père au grand-père, de la mère aux belles filles, des émotions aux tensions, de l'affrontement à la tendresse. Le texte superbement ciselé, notamment l'emportement verbal extrêmement violent de Tristan face à son père. On a rarement entendu un règlement de compte aussi implacable.

On se sent un peu voyeur en entrant dans l'intimité de cette famille et elle nous prouve que les liens du sang ne sont pas toujours un refuge, un havre de douceur, de compréhension et d'amour, loin de là. Doit-on subir ? Doit-on s'enfuir ? Doit-on crever l'abcès ? Y a-t-il vraiment une solution après tant de blessures ? Ne gardons-nous pas à vie les douleurs de l'enfance ?

journaldebordduneaccro

chroniques quotidiennes du théâtre, par Edith Rappoport

Une famille, les Lachasette, originaires d'Albi dans le Tarn qui a migré vers Lyon pour la réussite familiale. Les deux comédiens interprètent les sept personnages. On entend une sonnerie de cloches, les deux hommes sont dos à dos, ils plaisantent : » Tu ne dois pas faire d'enfants si tu ne peux pas les assumer ! ». Ils jouent l'horreur la vie de famille, les frères s'engueulent dans une hystérie dominante. Il y a des enfants anormaux, le duo en accéléré nous fait vivre un étrange voyage dans cette famille.

Ce spectacle est issu d'*Un air de famille* de Cedric Klapish, de *Jean de Florette* et *Manon des sources* de Marcel Pagnol, de *Juste la fin du monde* de Jean-Luc Lagarce et des histoires de famille personnelles des deux protagonistes.



critiquetheatreclau.com

Le théâtre sert à nous orienter, et c'est pourquoi, quand on en a compris l'usage, on ne peut plus se passer de cette boussole. Alain Badiou

Dans un décor minimaliste, juste deux tabourets rouges ; Julien Cigana et Nicolas Devort vêtus sobrement, nous campent avec brio les 7 membres d'une famille réunis un jour de Pâques dans la maison familiale.

Les deux comédiens passent sans transition et avec une grande fluidité d'un personnage à l'autre. Leurs gestuelles, leurs expressions, leurs mimiques incarnent avec grand talent et limpidité :

*Mireille dont les jours sont comptés, qui a souhaité réunir ses fils et son époux pour adoucir la relation parfois orageuse qui règne entre 'ses hommes'...

*Jacques son époux, est homme autoritaire, intolérant. Il occulte les désirs des autres et ne croit qu'en sa vérité.

Les fils Tristan et Stanislas

*Tristan est un aventurier, un écolo qui vit un peu en dehors des sentiers battus. Tristan qui est en grande mésentente avec son père.

*Stanislas ayant une vie plus conventionnelle mais pas toujours très satisfaisante. Stanislas est un peu perdu dans son rôle de père et de chef de famille.

Mais aussi les deux 'belles filles' Roxane et Juliette, l'aïeul et Pierrot fils de Tristan.

Tous ces personnages prennent vie sous nos yeux avec naturel et spontanéité grâce au talent époustouflant de nos deux compères.

Des querelles vont se manifester. Chacun révélera ses incompréhensions, ses désillusions et ses désirs.

Le texte dynamique, vivant, rythmé, plein d'esprit ainsi que la musique et les chansons de temps à autre permettent de ne pas tomber dans le pathos d'une situation familiale parfois désolante mais malheureusement véridique pour certains.

Nicolas Devort m'avait déjà fort séduit dans ce texte magnifique 'Dans la peau de Cyrano'. C'est un grand plaisir de le retrouver en compagnie de Julien Cigana qui est tout aussi talentueux. Bravo à tous les deux.

Claudine Arrazat

REVUE-SPECTACLE

Ils sont deux.

Deux pour nous raconter et faire vivre l'histoire d'une famille, une famille comme beaucoup d'autres, avec deux fils dont un préféré (par le père)...

Deux frères, donc, Stanislas, qui a repris le machisme du père (Jacques), l'autre, Tristan, se voyant comme le mouton noir de la famille - ou du moins le vilain petit canard !

Peut-être est-ce pour cela que Tristan ne veut pas d'enfant avec Julie, alors que son frère en a déjà deux - dont un en route...

Mais tout n'est pas si simple alors qu'ils se retrouvent - avec le grand-père (le père de... Jacky), toujours bon pied bon œil malgré la maison de retraite - après deux ans (et quinze minutes), réunis par leur mère, Mireille, qui va bientôt "partir"...

Un petit bijou de comédie familiale douce-amère, finement ciselé et interprétée par Nicolas DEVORT et Julien CIGANA !

DE LA COUR AU JARDIN

Des critiques, des interviews webradio.

Faites des mômes, tiens !

À de rares exceptions près, (l'une d'entre elles fait parler le monde depuis presque deux mille dix-neuf années...), et ne sachant ce que l'avenir nous réserve, nous sommes pour l'instant tous issus de deux géniteurs biologiques.

Dans ce spectacle, Julien Cigana et Nicolas Devort partent de ce postulat pour disséquer les liens, les non-dits accumulés, les rancœurs cachées, les violences tues, les incompréhensions mutuelles qui peuvent se tisser dans une famille lambda. (Si lambda que ça ? Allez savoir...)

Mireille la mère, au crépuscule de sa vie (elle se sait atteinte d'une maladie incurable) décide de réunir pour Pâques les trois hommes qui pour elle ont le plus compté.

Son mari, Jacky. Un homme autoritaire, paternaliste, étouffant, intolérant, refusant en bloc la différence. Son fils aîné, Stanislas, totalement asservi à son père-commandeur, n'osant se rebeller. Il est marié à Roxane. Le couple a un enfant et attend une petite fille.

Son fils cadet, Tristan. L'exact opposé de son frère. Lui est en conflit avec son père, lui mène une vie de bohème, faite de rencontres et de voyages. Il présente à sa famille sa nouvelle compagne Juliette. Le repas dominical et pascal sera prétexte pour les deux auteurs-comédiens à développer les rapports conflictuels ou amoureux s'étant tissés entre tous les membres de cette famille au cours des années écoulées. La première qualité du spectacle réside dans son écriture.

Une écriture en apparence simple, mais qui va à l'essentiel, sans pathos de mauvais aloi, sans aucun effet de mode désastreux. Sans prétention ni pompeux effets de style.

C'est une écriture qui même judicieusement humour et émotion, dans un subtile dosage.

On rit souvent, mais à certains moments de grande tension, les spectateurs en général et votre serviteur en particulier n'en menaient pas large...

Ce spectacle est une comédie douce-amère. Les affrontements père/fils ou époux/épouse peuvent être très tendus. Une autre qualité de ce spectacle, c'est évidemment le travail et le jeu des comédiens. Julien Cigana et Nicolas Devort nous interprètent à eux deux les sept personnages.

Une attitude, un geste, un regard récurrents et nous savons immédiatement à qui nous avons affaire. Les changements d'identité sont parfois fulgurants, et pourtant, ça fonctionne parfaitement. Nous ne sommes jamais perdus.

Avec un épatant accent du sud-ouest, les deux compères sont irrésistibles.

La mise en scène de Clotilde Daniault est vive, alerte. Aucun temps mort ne vient ralentir le propos. J'ai beaucoup aimé la première scène, dans laquelle nous sont présentés presque instantanément tous les personnages. Les comédiens portent les mêmes pantalon noir et chandail anthracite, deux tabourets rouges tiennent lieu de tout décor.

Ces deux-là se suffisent bien à eux-mêmes.

De très belles scènes muettes et poétiques sont insérées, avec au lointain, le bruit de l'océan. Cet océan qui purifie tout.

Bien entendu, Julien Cigana et Nicolas Devort nous tendent un miroir.

Nous les regardons jouer, nous les regardons évoluer sur le plateau, mais nous sommes confrontés à notre propre vécu, à notre propre famille.

C'est là l'un des grands mérites du théâtre que de permettre cette mise en abyme.

Je suis ressorti de ce beau moment de théâtre amusé, certes, mais très ému. Parce qu'il est impossible de ne pas s'identifier à tel ou tel personnage.

Et parce que je me suis posé la question de savoir de quel bois, moi, j'étais fait...

Et puis désormais, je n'ignore plus rien de la vache Meuh-Meuh, des problèmes de l'épididyme.

Quant aux tronçonneuses, je ne les regarde plus qu'avec la plus grande des méfiances...

Allez applaudir Julien Cigana et Nicolas Devort au théâtre de Belleville !



Un fond noir, un sol noir, deux tabourets et deux comédiens habillés en noir pour tout artifice ! Pourtant la magie du théâtre va éclater grâce à la virtuosité des deux protagonistes qui vont nous faire entrer, en 90 minutes, dans l'intimité d'une famille du sud de la France. Réunis pour entourer leur mère atteinte d'un mal incurable, deux frères, leurs compagnes, leur père et leur grand-père vont exprimer, avec une justesse remarquable, leurs sentiments, leurs blessures, leurs craintes... et le public va être pendu à leurs lèvres, totalement en osmose avec les choses de la vie qui se déroulent sous leurs yeux. Passant de l'un à l'autre simplement grâce à une posture, un geste, un regard, une inflexion de voix, les deux acteurs et auteurs de la pièce, interprètent les sept personnages avec une fluidité époustouflante qui n'est pas sans rappeler les créations théâtrales du génial Philippe Caubère. Convoquant l'intimité de chaque membre de la famille en une fraction de seconde, Nicolas Devort et Julien Cigna, complémentaires et éblouissants de vérité tous les deux, réussissent à nous faire ressentir immédiatement les enjeux qui se nouent et les émotions qui les accompagnent. Telle une petite souris, nous sommes dans la maison avec cette famille qui s'aime et se déchire à la fois, une famille dont certains traits peuvent faire écho au vécu de chacun. Un père paternaliste et exigeant qui tente de modeler ses fils à son image, une mère soumise ou « souple » qui prend conscience d'être parfois passée à côté de sa vie, un fils cadet qui se rebelle et souffre d'un manque de reconnaissance de son père, un fils aîné modèle malheureux et le temps qui passe inexorablement. Soutenue par un univers sonore judicieux, l'histoire de cette famille nous captive grâce également à la mise en scène inventive de Clotilde Daniault. Sur scène, il n'y a rien, que la performance de jeu des deux acteurs, et on voit tout, on sent tout ! Ça va vite, la tension est palpable, les dialogues et les réflexions sont justes et, par-dessus tout, les acteurs sont ultra sincères. Cette création s'inscrit dans une démarche artistique qui défend l'idée d'un théâtre exigeant mais populaire et accessible au plus grand nombre, pari réussi !

Patricia Lacan-Martin



Les personnages m'ont embarqué, la pièce m'a scotché, j'ai savouré,
je suis sorti la gorge (dé)nouée.

Sur scène, une bande blanche délimite un carré, la taille d'un ring de boxe, sur les côtés, deux tabourets rouges. On entend des cloches, deux acteurs dos à dos. Ils tournent, alternent deux moments, dans une maison, on fait cuire un gigot, dans une autre, on a du mal à se réveiller. Il y a Mireille, la mère. Il y a Jacques, Jacky d'Albi, agent immobilier, râleur impénitent, le mari. Stanislas, l'enfant sage, il travaille avec son père. Il y a Roxane, la femme de Stanislas, elle est enseignante, et enceinte. Il y a Tristan, l'enfant rebelle. Juliette. Pierrot. Nanou. Ernest, le père de Jacques, il végète dans la maison de retraite Les Mimosas.

Mireille sait qu'elle n'a plus que quelques mois à vivre, elle a réuni sa famille pour Pâques.
Il y a tous ces personnages... et pourtant il n'y a que deux acteurs,
qui enchainent les personnages.

Je vais faire mon mea culpa. Quand j'ai reçu le dossier de presse, je n'ai pas eu envie de voir la pièce. Ca devait être encore une performance pour la performance. Ou une histoire naturaliste ennuyeuse. Ou un truc qui tomberait dans le pathos ou l'exubérance. J'ai zappé. Jusqu'à entendre « Allez voir Les Bois Dont Je Suis Fait, c'est top de chez top ». Parce que j'ai zappé à tort, et que Le bois dont je suis fait, c'est vraiment top top top.

Il y a la performance de Julien Cigana et Nicolas Devort. Simplement vêtus de noir, sans autres accessoires que deux tabourets, ils font vivre une galerie de personnages, des personnages aussi attachants les uns que les autres, on les aime tous, on n'en déteste aucun. On rit avec eux, on rit affectueusement, on sourit parce qu'on est touché, à aucun moment on ne se moque.

Ils m'ont embarqué sans jamais que mon attention ne retombe.

Il y a l'histoire, l'histoire simple d'une famille, une famille où il y a des choses qui vont, d'autres qui ne vont pas, une famille comme toutes les familles.

Il y a la mise en scène, millimétrée, sans que jamais elle conduise les acteurs à en faire trop. Un geste mesuré, une posture, une mimique, Mireille devient Tristan, Tristan devient Ernest, Jacques devient Stanislas.

Le bois dont je suis fait, c'est ça. Quelque chose qui m'a scotché. Quelque chose qui atteint un sommet sans jamais en faire plus que juste ce qu'il faut. Quelque chose devant quoi on dit « Waow, c'est juste excellent ». Tiens, si c'était une recette de cuisine, ça serait... ça serait salé, pas sucré... ça serait un soufflé, garni d'œufs brouillés. Quelque chose dont on se demande en le voyant arriver comment ça a été fait... et qu'on déguste en oubliant la question, parce que c'est juste bon, alors on ne se pose pas de question, et on savoure. Je suis sorti la gorge nouée, nouée de l'histoire que je venais de découvrir, nouée de mon histoire, forcément aussi. En marchant dans la nuit, ma gorge se dénouait petit à petit.



M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

94, rue du Faubourg du Temple, Paris XI

theatredebelleville.com
01 48 06 72 34

EN MARS AU TDB

MOULE ROBERT

Création | De Martin Bellemare
Mise en scène Benoit di Marco

ONCLE VANIA FAIT LES TROIS HUIT

Création | De Jacques Hadjaje
Mise en scène et scénographie
Anne Didon et Jacques Hadjaje

QUI VA GARDER LES ENFANTS ?

Création | De et par Nicolas Bonneau

PROCHAINEMENT

MOULE ROBERT

Création | De Martin Bellemare - Mise en scène Benoit Di Marco



AN IRISH STORY

De et avec Kelly Rivière

L'AMOUR EN TOUTE LETTRES QUESTIONS SUR LA SEXUALITÉ À L'ABBÉ VIOLLET, 1924-1943

De Martine Sevegrand - Mise en scène Didier Ruiz



CÉLÉBRATION

De Harold Pinter

Mise en scène Jules Audry
École des Enfants Terribles



AMAMONDE

Texte et interprétation Beautiful Losers
Mise en scène Marion Delplancke
Écriture et interprétation Beautiful Losers



UN GARÇON D'ITALIE

D'après le livre de Philippe Besson
Adaptation et mise en scène de Mathieu Touzé



Tarifs • Abonnés 10€

Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€ (-1€ sur la billetterie en ligne)